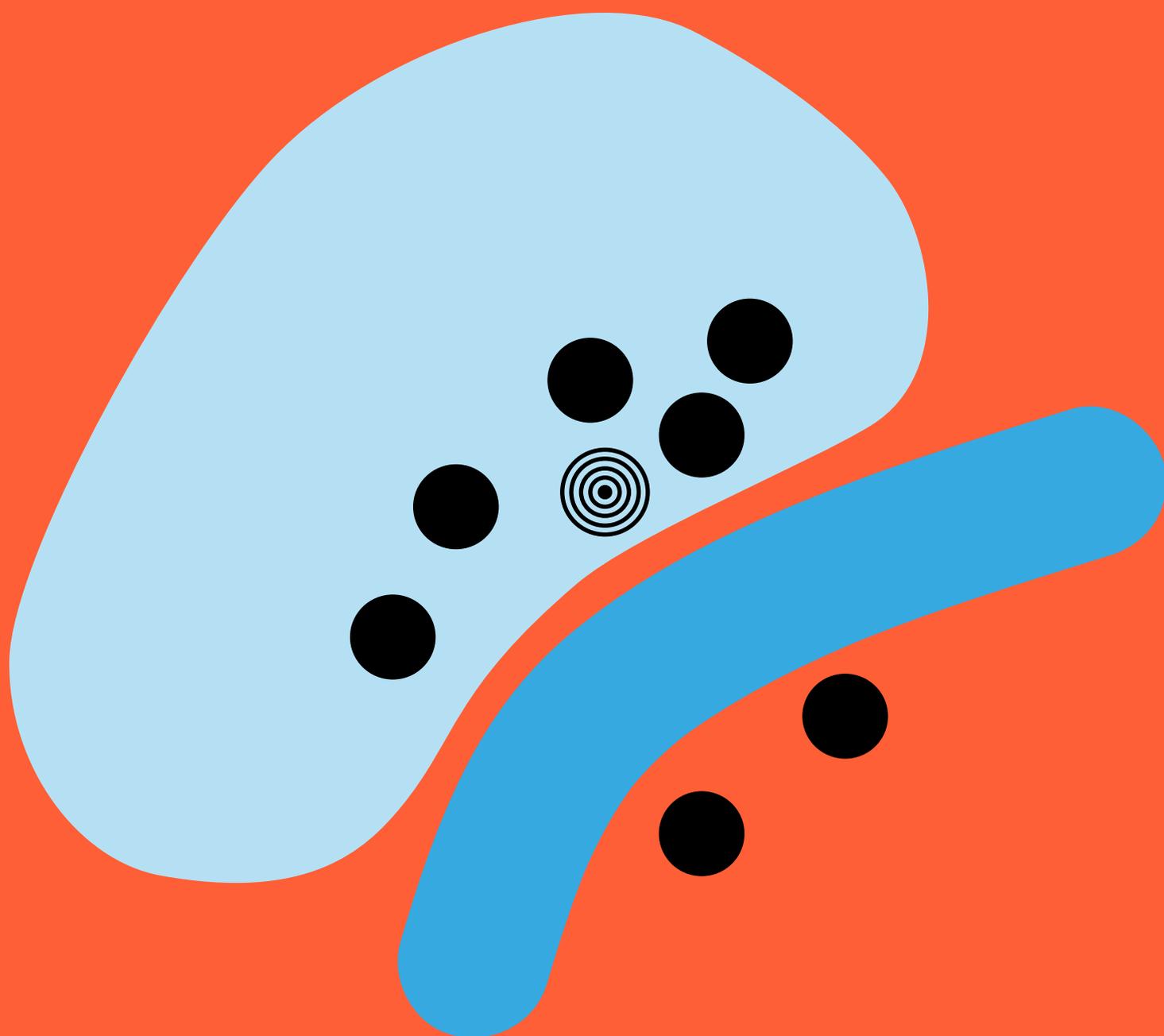


COLLINE DE CHAILLOT



Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.

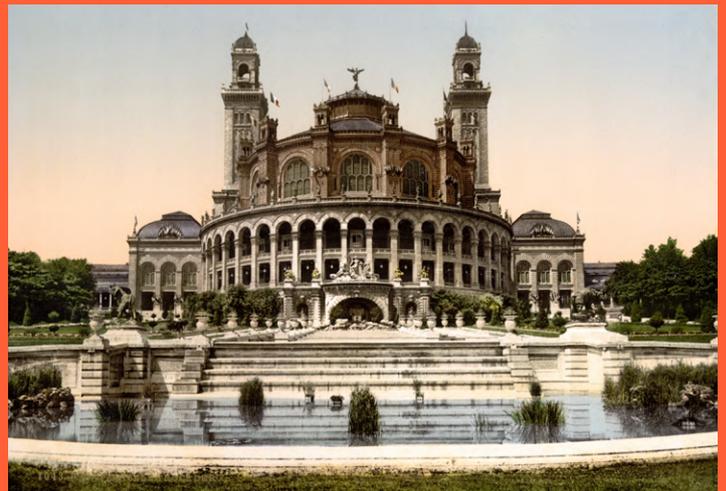
Le Palais de Tokyo naît lors de l'exposition internationale des « Arts et des Techniques appliqués à la Vie moderne » de 1937 ([cliquez ici](#) pour plus d'informations sur l'histoire du Palais de Tokyo) mais c'est en réalité toute la colline de Chaillot qui est influencée par cet événement, déjà remodelée lors de l'exposition universelle de 1878 qui prend place au même endroit.

La colline de Chaillot fut longtemps un des quatre îlots de la région parisienne que la Seine, alors large de cinq kilomètres, laissait affleurer. Avec sa décrue, le fleuve se voit obligé d'infléchir son cours vers le sud-ouest pour contourner la colline elliptique, située dans l'ouest parisien. Elle s'étend sur 3 kilomètres, depuis le haut des Champs Élysées jusqu'au centre du 16^e arrondissement.

La colline de Chaillot tire son nom de sa géologie. Son sol « caillouteux » est constitué d'un grand nombre de minéraux différents : les couches successives de la colline sont constituées de craie blanche,

d'argile, ou encore de gypse. Mais le terme « Chaillot » pourrait aussi provenir de « chail » (coupe de bois) car le bourg de Chaillot a été construit à la place d'une forêt.

Au cours du XIX^e siècle, la colline voit ses reliefs transformés par l'action, entre autres, du baron Haussmann : elle est nivelée pour permettre la construction d'immeubles ou l'élargissement des rues. L'avenue du Président Wilson, ouverte en 1854 par Haussmann, relie aujourd'hui une constellation d'institutions culturelles.



Le Palais du Trocadéro à Paris, bâtiment construit pour l'exposition universelle de 1878.

Lors des expositions universelles que la ville de Paris accueille, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les prouesses techniques et artistiques s'exposent, reflet de la grandeur des pays représentés. Lors de l'exposition universelle de 1878, un Palais de Pierre (côté Trocadéro) fait face à un Palais de Fer (côté Champ de Mars) : le somptueux palais français, lieu

de réceptions présidentielles, est érigé rive droite et relié par le pont d'Iéna au Palais de L'Exposition, un dédale labyrinthique de halles. Cinquante-huit ans plus tard, en 1937, l'exposition internationale se réinstalle sur la colline de Chaillot, s'étirant jusqu'à la place de la Concorde. À cette occasion, le Palais du Trocadéro fait peau neuve et devient le Palais de Chaillot, tandis que naît, quelques centaines de mètres plus loin, le Palais de Tokyo, qui tient son nom du « quai de Tokyo » (devenu depuis 1945 l'avenue de New York).

Les paroles du commissaire général de l'exposition internationale de 1937 Edmond Labbé – « le Beau et l'Utile doivent être indissolublement liés » – sont restées gravées sur cette colline qui réunit aujourd'hui un grand nombre d'institutions culturelles. De l'artère principale de l'avenue du Président Wilson se déploient des rencontres entre esthétique et technique, art contemporain et mode, arts décoratifs et sciences maritimes, spectacle vivant et histoire humaine, etc.

Ce Dico Décode propose une plongée dans les archives des collaborations entre le Palais de Tokyo et les autres institutions de la Colline des Arts.



Palais du Champ de Mars et tête de la statue de la Liberté, exposition universelle de Paris, 1878.

Le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

Dynastie

En 2010, le Palais de Tokyo et le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris organisent une exposition commune : « Dynastie ». Cette exposition présente une nouvelle génération d'artistes, marquant ainsi un engagement fort de ces deux institutions envers la création émergente et une nouvelle étape dans la collaboration entre les deux ailes du bâtiment.

Chaque artiste de l'exposition est invité à montrer deux œuvres en résonance : l'une au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris/ARC, l'autre au Palais de Tokyo. Stéréo, symétrie, dialectique : à travers la multiplicité des techniques et des approches stylistiques, le projet vise à révéler l'énergie qui habite ces artistes, mais aussi leurs interrogations, leurs ambiguïtés ou leurs paradoxes.

Pour l'exposition, l'artiste française **Laëtitia Badaut-Haussmann** plante un cèdre sur le parvis entre les deux institutions. Son installation a nécessité de défoncer le sol goudronné. C'est pour l'artiste une réminiscence du cèdre bicentenaire qui se tenait devant l'ambassade de Pologne, avant d'être rasé en 1936 pour faire place au Palais de Tokyo. Cet arbre est aujourd'hui dans les jardins du Musée Galliera.

Le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris et le Palais de Tokyo partagent un même bâtiment créé en 1937, à l'occasion de l'Exposition internationale des arts et techniques dans la vie moderne. Initialement prévu pour être un musée d'État, il devient finalement un musée de la ville de Paris en 1961. Le musée est aujourd'hui riche d'une collection de plus de 15 000 œuvres, et de collections permanentes présentant les grands courants artistiques allant du XX^e siècle à la scène actuelle.



Laëtitia Badaut-Haussmann, *No One Returns*, N° 2, 2010.

Théâtre national de la Danse de Chaillot

Le Festival « Imaginez maintenant »

En 2010, le Théâtre National de Chaillot pilote le festival « Imaginez maintenant » auquel participent plusieurs institutions de la Colline de Chaillot dont le Palais de Tokyo.

Le niveau inférieur du Palais de Tokyo, alors fermé au public depuis près de 20 ans et en état de friche, accueille une installation du duo d'artistes **Florian Pugnaire et David Raffini** : ils transforment une tractopelle, véritable monstre né d'une destruction, en l'actrice principale d'un film d'action.

Installé au cœur du Palais de Chaillot depuis 1972, faisant face à la Tour Eiffel et au Champ de Mars, le Théâtre National de Chaillot est le premier Théâtre National porteur d'un projet construit majoritairement autour de la danse. Il a pour mission de favoriser la création théâtrale et chorégraphique contemporaine.

Ses espaces publics abritent une importante collection de sculptures, peintures, fresques et pastels, et sa grande salle est célèbre pour avoir permis la signature, le 10 décembre 1948, de la Déclaration universelle des droits de l'homme.



Florian Pugnaire et David Raffini, *In Fine (In Fine 3)*, 2010. Palais de Tokyo, 2010. Photographie: André Morin

Le Musée Yves Saint Laurent

Programme des Modules

Mécénat de la Fondation

Pierre Bergé – Yves Saint Laurent

De 2006 à 2015 la Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent soutient le programme des Modules, des expositions de nouveaux talents à l'affût d'une pensée toujours en mouvement, Le programme des Modules est un outil d'expérimentation et de promotion des jeunes artistes et de la création émergente française. Petites et grandes salles, corridors, parcours secrets sont le théâtre d'expositions de petit format, d'interventions et d'expériences audacieuses.

En 2014, l'artiste **Tatiana Wolska** présente une série de sculptures dans le cadre de ce programme. Sa pratique, lente et minutieuse, sublime la simplicité des matériaux (de récupération, toujours) pour en extraire toute la poésie. Bois, plastique, métal sont

Le Musée Yves Saint Laurent Paris expose l'œuvre du couturier dans le lieu historique de son ancienne maison de couture : l'hôtel particulier du 5 avenue Marceau qui a vu naître durant près de 30 ans, de 1974 à 2002, les créations d'Yves Saint Laurent. Le musée, ouvert en 2017, propose un parcours rétrospectif ainsi que des expositions temporaires thématiques. Il rend compte de la richesse du patrimoine unique de la Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent.

quelques-unes de ses substances de prédilection, à l'origine de sculptures à l'aspect organique démentant l'usage premier du matériau, comme ces myriades de petits clous qui se transforment en un nuage au coin d'un mur.



Tatiana Wolska, *Les Modules*, Palais de Tokyo, 2014. Crédit photo : Aurélien Mole

Le Musée du Quai Branly – Jacques Chirac

L'exposition « Les maîtres du désordre »

En 2012, le Président du Palais de Tokyo s'associe au musée du quai Branly pour présenter « Les maîtres du désordre », une exposition qui s'intéresse aux figures du désordre, inscrites au panthéon de nos croyances et des cultures, et aux techniciens et techniciennes, chamanes et autres intercesseurs et intercesseuses chargés des négociations avec les forces du chaos.

L'exposition met en scène des objets, des costumes, des représentations issus des grandes collections anthropologiques du musée mais aussi des oeuvres d'artistes contemporains comme **Annette Messager** qui présente Anatomie et En balance, exploration des territoires obscurs, de la cruauté de l'enfance, de la magie des objets sans valeur. Cette œuvre est une sorte de talisman, de relique d'un monde enfoui.

C'est en 2006, sous l'impulsion de Jacques Chirac que le musée du quai Branly – Jacques Chirac ouvre ses portes. Fruit de sa rencontre avec le collectionneur Jacques Kerchache, il est l'aboutissement du rêve porté par nombre d'écrivains et écrivaines, de critiques et d'anthropologues du 20e siècle : rendre aux arts et civilisations non-occidentaux leur juste place au sein des musées nationaux. Pour servir cette ambition, l'architecte Jean Nouvel a signé un édifice audacieux, pensé comme un écrin pour conserver un héritage de près de 300 000 œuvres.



Annette Messager, Malakoff, Journées d'Atelier, 1983.
Crédit photo : David Boeno.

Le Musée Galliera

La Triennale

À l'occasion de la Triennale présentée au Palais de Tokyo en 2012, l'artiste ghanéen recouvre la façade du musée Galliera de fragments de miroirs et de tôles rouillées. Les morceaux sont agrafés ensemble et forment une tapisserie métallique irrégulière avec des pliures, des creux et des bosses. Des bandes de métal semblent retenir les miroirs cabossés du milieu, rivière ou lac qui reflètent les nuages. L'écrasement et le reformatage des matériaux sont des métaphores des bouleversements économiques et culturels subis par l'Afrique colonisée. Les miroirs renvoient aux colifichets offerts aux « indigènes » par les colonisateurs.

The Impossible Wardrobe

En 2012, le Palais de Tokyo accueille une performance imaginée par **Olivier Saillard**, alors directeur du Musée Galliera. L'actrice **Tilda Swinton** « défile » pour présenter les collections du musée tout en respectant la contrainte majeure du musée : l'interdiction de porter tout costume et vêtement conservé. Tilda Swinton présente alors à bout portant les vêtements de toutes époques dans un défilé troublant. Elle reprend les gestes délicats et précieux des conservatrices et conservateurs et des restauratrices et restaurateurs, les mains gainées de gants de coton blanc. Avec mille précautions, elle se saisit d'une manche ou d'une bretelle selon un vocabulaire maniéré qui n'appartient qu'au monde secret des réserves. La performance nous montre l'étendue de la collection tout en soulignant que sans l'attention et la vigilance des gardiens et gardiennes de la mode, les vêtements si convoités et malmenés disparaîtraient plus vite que l'engouement qui nous mène vers eux.

À l'initiative de la duchesse de Galliera, qui manifeste son intention de donner à l'État français sa collection d'œuvres d'art, le musée Galliera voit le jour en 1894. Néanmoins, tout ne déroule pas comme prévu et les œuvres sont finalement léguées au Palazzo Rosso de Gênes. Le bâtiment, à l'esthétique « Beaux-Arts », est tout de même achevé et laissé à la ville de Paris. Il sera utilisé, à partir de 1895 en tant que musée d'Art Industriel, puis accueillera, à partir de 1954, le Salon des peintres témoins de leur temps, ainsi que des ventes aux enchères à partir de 1960.



Vue de l'exposition « La Triennale, Intense Proximité », Palais de Tokyo 2012, Photo : André Morin. El Anatsui, Installation sur la façade de Galliera, Musée de la Mode de la Ville, Courtesy de l'artiste et Jack Shainman Gallery, New York.



Tilda Swinton, dans le cadre de la performance *The Impossible Wardrobe*, de Olivier Saillard, Palais de Tokyo, 2012.

La Tour Eiffel

Les racines imaginaires

En 2015, le Palais de Tokyo s'associe à la société d'exploitation de la Tour Eiffel pour présenter un projet de **Laurent Derobert et Estelle Delesalle**. Les deux artistes se posent alors la question de savoir où surgiraient les quatre pieds de la tour Eiffel si ceux-ci se prolongeaient dans le sol et traversaient la Terre. *Les Racines imaginaires* de la tour Eiffel embarque alors les visiteurs et visiteuses dans un voyage à la fois poétique et mathématique à « 20 000 lieues sous la Terre ». Cette rêverie scientifique a permis de déterminer les quatre lieux d'où les racines jailliraient, de l'autre côté de la planète. Quelque part au large d'Hawaï, de Java, de l'île de Pâques et de l'île Bouvet. Le projet s'incarne en une sphère monumentale de 3,20 mètres de diamètre sur laquelle sont matérialisés ces quatre lieux et avec laquelle le public peut interagir.

Construite en deux ans par Gustave Eiffel et ses collaborateurs pour l'Exposition universelle de Paris de 1889, et initialement nommée « tour de 300 mètres », la tour Eiffel n'est pas située sur la colline de Chaillot mais de l'autre côté de la Seine. Elle est néanmoins le point culminant de la perspective de la place du Trocadéro et nous la rattachons ainsi à ce Dico-Décode.



Estelle Delesalle et Laurent Derobert, *Racines imaginaires de la tour Eiffel*, 2015. Crédit photo : E.Livinec-SETE.

Musée national des arts asiatiques Guimet

Daimyo

En 2018, le Musée national des arts asiatiques – Guimet et le Palais de Tokyo réunissent dans le cadre d'un partenariat inédit, un ensemble exceptionnel d'armures et d'attributs de daimyo, ces puissants gouverneurs qui régnaient au Japon entre le XII^e et le XIX^e siècle.

L'artiste britannique **George Henry Longly** déploie autour de ces chefs-d'œuvre rarement exposés une installation posant un regard contemporain sur ces objets historiques. Cette installation mêlant sculpture, vidéo et son est une expérience sensorielle. Les armures, véritables chefs-d'œuvre de technologie, entrent en résonance avec des robots de recherche sous-marine explorant les abysses ou des casques de privation sensorielle utilisés

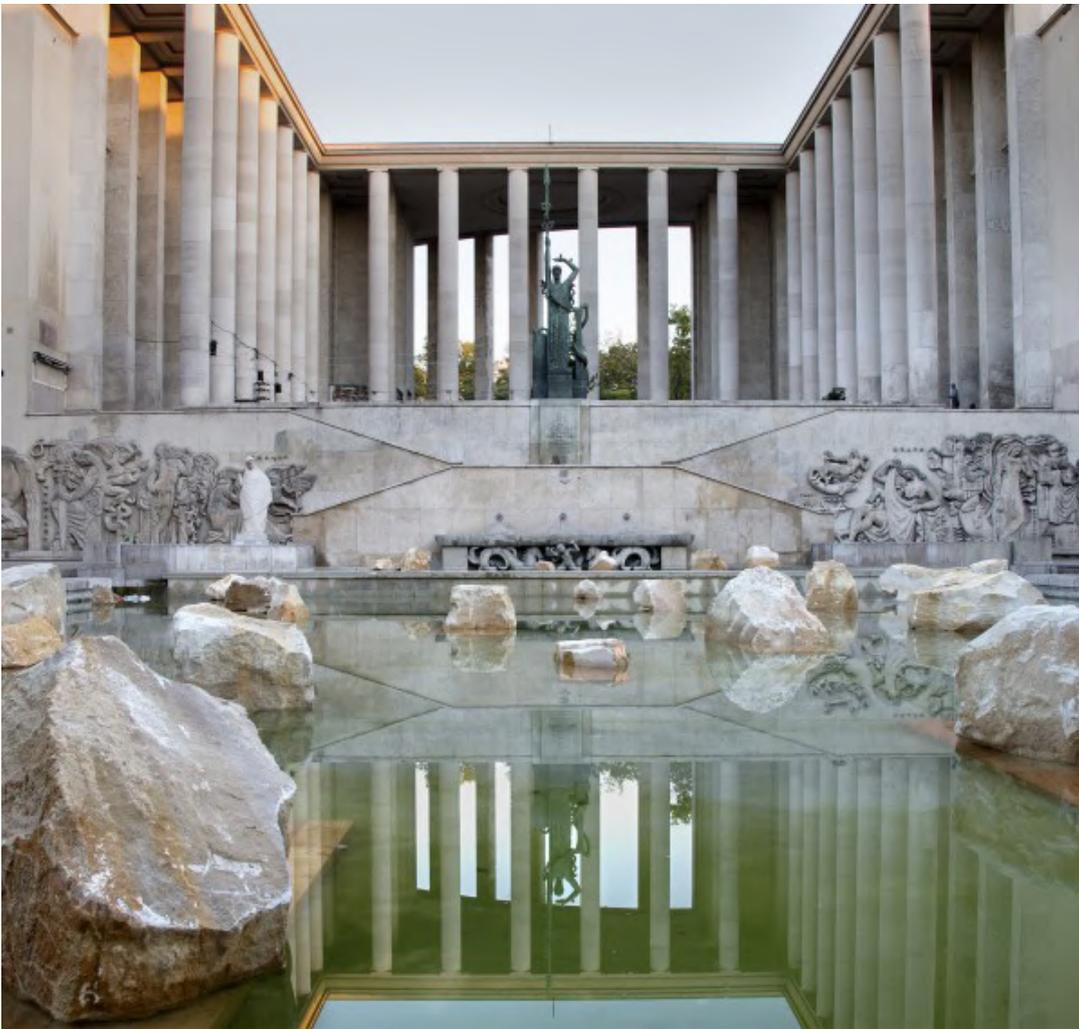
Le musée Guimet est né du projet de l'industriel lyonnais Émile Guimet (1836-1918) de créer un musée des religions de l'Égypte, de l'antiquité classique et des pays d'Asie. Ses nombreux voyages – Égypte, Grèce, Japon, Inde ou Chine – lui permettent de réunir d'importantes collections, qu'il exposera à partir de 1889 au musée éponyme construit pour l'occasion. Le musée se consacre progressivement aux arts asiatiques et devient l'un des tout premiers musées d'arts de l'Asie dans le monde, célèbre pour la richesse de ses collections.

dans le sexe BDSM. De la peau à l'armure, de l'exosquelette à l'extension artificielle du corps, les œuvres de George Henry Longly et les attributs de daimyo se rencontrent à travers le prisme de l'histoire, de la science et de la phénoménologie.



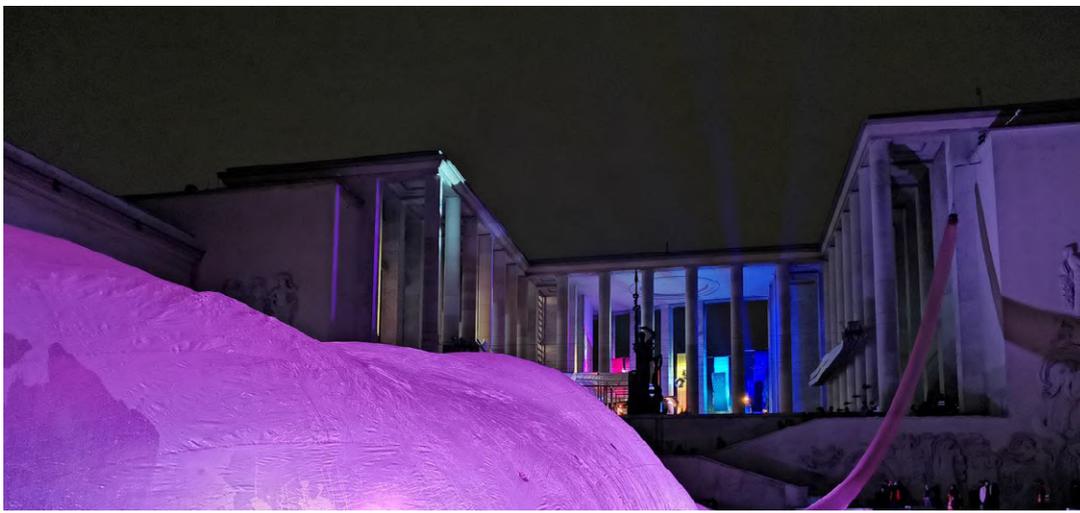
George Henry Longly, *Le corps analogue*, dans le cadre de l'exposition « DAIMYO – Seigneurs de la guerre au Japon », Palais de Tokyo, 2018.

TOP 3 DES INSTALLA- TIONS SUR LE PARVIS



Rodrigo Braga, *Mer Intérieure*, Palais de Tokyo, 2016.

En 2016, Rodrigo Braga présente *Mer intérieure*, une installation composée d'une cinquantaine de blocs de pierre extraits de carrières de calcaire dressés sur l'esplanade du Palais de Tokyo et du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Les pierres sont posées pêle-mêle, à l'intérieur du bassin et à ses abords. Elles ont été creusées pour laisser apparaître les fossiles en creux et en volume qu'elles enferment. Rodrigo Braga dévoile ainsi les restes organiques d'une mer disparue, celle qui se retira du bassin parisien il y a 40 millions d'années et dont la sédimentation forma cette pierre blanche et poreuse propre aux édifices parisiens.



Ian Kiaer, *Endnote, limb*, dans le cadre de l'édition 2020 de la Nuit Blanche, Palais de Tokyo, 2018.



Gaëlle Choisne, *Temple of love – Affirmation*, dans le cadre de l'édition 2020 de la Nuit Blanche, Palais de Tokyo, 2018.

A l'occasion de l'édition 2020 de la Nuit Blanche, l'artiste britannique Ian Kiaer dépose sur le bassin une forme organique et transparente géante. Cette installation flotte comme une enveloppe suspendue et déstabilise l'aplomb de la masse architecturale des deux palais. Telle une bête endormie, cette matrice transparente respire, se gonfle et se vide. Au même moment, Gaëlle Choisne poursuit son projet *Temple of Love* au Musée d'art moderne de la ville de Paris. Il s'observe depuis le parvis dans un même rose violacé que la sculpture de Ian Kiaer. La jeune artiste questionne la possibilité de l'amour comme attitude et forme de résistance et invite pour l'occasion le collectif de danseuses et danseurs de voguing House of Ninja.



Concours international de sculptures à la tronçonneuse, Palais de Tokyo, 2006.

En 2006, le Palais de Tokyo organise sur son parvis un concours international de sculptures à la tronçonneuse. Des bûcheronnes et bûcherons du monde entier sont invités à participer « en direct » à la production de sculptures en bois. Un jury composé d'artistes rompus au maniement de la tronçonneuse désigne le vainqueur du concours.